

JEAN-FRANCOIS NADEAU



ADRIEN ARCAND
FÜHRER CANADIEN

Deuxième édition revue et corrigée

LUX

Extrait de la publication

**ADRIEN ARCAND,
FÜHRER CANADIEN**

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

ADRIEN ARCAND,
FÜHRER CANADIEN

Deuxième édition revue et corrigée



En couverture : photo officielle d'Adrien Arcand, 1937
Infographie : Evangelina Guerra

© Lux Éditeur, 2010
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN : 978-2-89596-100-0
978-2-89596-614-2 (epub)
978-2-89596-814-6 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

À Pierre Anctil

*Les choses qui semblent passées
sont celles qui ne finissent jamais de passer.*

JOSÉ SARAMAGO, *La caverne*

PROLOGUE

Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin au sortir de rêves agités [...], il était couché sur son dos, dur comme une carapace et, lorsqu'il levait un peu la tête, il découvrait un ventre brun, bombé, partagé par des indurations en forme d'arc...

FRANZ KAFKA, *La métamorphose*

COMMENT DES HOMMES parent-ils envisager de remettre tous leurs jours entre les mains d'un seul homme venu de la nuit ? Dans les années 1930, Adrien Arcand incarne plus que quiconque la figure d'un führer canadien, comme on le surnomme à l'époque. Son histoire, assez curieusement, demeure jusqu'à ce jour à peu près inconnue.

Si le nazisme et le fascisme sont d'abord le fruit d'expériences européennes, des variantes de ces systèmes ont cependant germé un peu partout sur la planète dans l'entre-deux-guerres. Le terrain national particulier de chacune des sociétés où s'inscrit le fascisme en assure jusqu'à un certain degré l'originalité d'un pays à l'autre.

Au Nouveau Monde, depuis le Brésil jusqu'au Canada, on trouve plusieurs mouvements profascistes dans les années 1930. Au pays des érables, Adrien Arcand est sans conteste la figure fasciste la plus connue, bien qu'elle ne soit pas unique.

Loin de s'en remettre à un modèle d'inspiration strictement italien ou allemand, Arcand souhaite d'abord et avant tout participer à l'édification d'un fascisme impérial dont les contours

sont esquissés non pas à Berlin ou à Rome, mais bien à Londres. Arcand est fasciné par cet Empire britannique qui compte près de 60 pays et un quart de la population mondiale répartie sur un territoire gigantesque de plus de 36 millions de km². De distingués sujets britanniques, tels Sir Oswald Mosley et Henry Hamilton Beamish, lui servent davantage de référence qu'Hitler et Mussolini¹.

L'Empire britannique est la figure de proue du navire politique avec lequel Arcand tente de triompher des eaux d'un pouvoir traditionnel qu'il assimile à une mer de boue. Dans son rêve d'un empire puissant, mais respectueux de l'autonomie politique relative de ses subordonnés, se précipite un ensemble de pensées favorables à l'éclosion d'une société fasciste. Ce modèle d'un fascisme impérial anglais, il faut le dire, n'inspire pas alors que des sujets britanniques. L'inspiration que puise en Angleterre et au Canada Joachim von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères d'Hitler, mérite à cet égard qu'on s'y arrête quelque peu.

En 1946, peu de temps avant d'être exécuté, Ribbentrop s'emploie à écrire ses mémoires. Il y raconte, entre autres choses, un séjour à Londres de près d'un an qu'il fit avant la guerre de 1914, à l'époque de sa jeunesse. Comme d'autres, Ribbentrop est alors séduit par la grandeur de l'Empire britannique. Londres et son empire d'outre-mer le subjuguent littéralement. Ribbentrop exulte à l'idée de vivre au sein d'un Empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Ce fils d'une famille de militaires prussiens adhère alors, comme nombre de Britanniques, à un sentiment de puissance impériale qui ne sera pas sans inspirer plus tard sa conception de la grandeur du régime nazi.

Alors qu'il discute avec Adolf Hitler, Ribbentrop déplorera à plusieurs reprises que le Führer n'ait pu connaître par lui-même ce qui constitue vraiment le sel de l'Empire britannique. Il répétera souvent à Hitler son regret « qu'il n'eût jamais vu, du haut de Mansion House, ce qu'était l'Empire britannique », pour lui à jamais une sorte de modèle inégalé². Adrien Arcand, le chef fasciste canadien, partage cette même vision.

Ribbentrop considère jusqu'à la fin de sa vie que l'Empire britannique, édifié par des générations successives, « est un chef-d'œuvre d'organisation et de gouvernement ». C'est la valeur de ce modèle, explique-t-il, qu'il tenta de faire valoir à Hitler après qu'il se fut joint au parti nazi en 1932. Ribbentrop, jusqu'à un certain point, croit communier avec Hitler à un même enthousiasme pour le monde impérial britannique. « Bien souvent, je l'ai expliqué à Adolf Hitler ; je lui parlais de la structure de l'Empire britannique et lui vantais le système anglais qui, avec une suprême habileté, a su allier le principe de continuité incarné par l'ancienne noblesse et celui d'efficacité, représenté par la nouvelle, et en fait un tout harmonieux, centré autour du trône. » Hitler, raconte-t-il, l'écoutait avec attention. Si bien que Ribbentrop s'est alors persuadé que, « si les événements avaient pris un autre cours, il eût adopté certaines institutions anglaises ».

Faut-il s'étonner qu'un tel admirateur du régime anglais se soit tant dépensé pour convenir dans les années 1930, lors de ses ambassades à Londres à titre de ministre des Affaires étrangères du Reich, d'un *modus operandi* qui aurait fait de l'Allemagne nazie une puissance européenne soutenue ou, à tout le moins, tolérée par l'Empire britannique ?

À Londres, dans le grand jeu diplomatique auquel il se livre, le ministre Ribbentrop sera reçu avec beaucoup d'égards par Wallis Simpson, femme du futur roi Édouard VIII, lequel laissera entendre, par des déclarations, qu'il soutient la British Union of Fascists de Sir Oswald Mosley. On soupçonne Wallis Simpson, femme de plusieurs aventures, d'avoir entretenu des rapports intimes avec Ribbentrop, avant qu'elle n'épouse finalement l'héritier du trône, Édouard VIII, et ne rencontre avec lui Adolf Hitler.

Le désir qu'éprouve Ribbentrop tout au long de sa vie d'intégrer le modèle impérial anglais ira très loin. C'est fort d'une véritable soif de connaître à fond l'Empire qu'il s'embarque, un jour de l'automne 1910, à bord d'un bateau de la White Star à

destination du Canada. Il y reste quatre ans et projette même de s'y installer pour de bon. Il n'a que 18 ans lorsqu'il met le pied à Montréal. La bourgeoisie canadienne-anglaise, avec qui il a déjà noué quelques contacts en Europe, l'accueille à bras ouverts. C'est dans le terreau culturel de la bourgeoisie montréalaise que la vie adulte du futur ministre des Affaires étrangères du Reich sous Hitler prend immédiatement racine.

Le Canada de l'époque est profondément attaché au Commonwealth. Ribbentrop y admirait, comme il le dit lui-même dans ses mémoires, « l'habileté avec laquelle, tout en accordant aux Dominions une autonomie totale, par l'entremise de ses gouverneurs l'Angleterre maintenait ses prérogatives chaque fois qu'une décision importante était en jeu ³ ».

Selon plusieurs témoignages, Ribbentrop parle un anglais absolument impeccable et se montre plus britannique que n'importe quel Londonien. À la façon des dandys de la capitale britannique, il porte un manteau à carreaux et s'habille volontiers de blanc, des pieds à la tête. La compagnie de cet homme, paraît-il très séduisant, est recherchée dans les multiples cercles mondains de la belle société canadienne où, malgré « des habitudes différentes de celles des Anglais », il est clair, dit-il, que « les classes dirigeantes sont liées à la couronne britannique ⁴ ».

Il est fascinant de constater à quel point Ribbentrop est à l'aise dans cette société d'adoption, tant du point de vue matériel qu'intellectuel. Sportif, il joue au golf, au hockey, au tennis, au rugby, sans compter qu'il se livre, le soir venu, à des parties de poker mouvementées.

À Montréal, Ribbentrop travaille pendant 18 mois à la Banque Molson, rue Stanley. Cette banque, qui émet son propre papier-monnaie, est la propriété de brasseurs de bière qui, à la suite de la conquête anglaise de 1759, ont pu accumuler beaucoup de capital grâce au contrôle d'une partie du cabotage sur le fleuve Saint-Laurent. Ribbentrop songe alors, dira-t-il, à épouser Katharine Hamilton Ewing, la fille du vice-président de la banque, rencontrée précédemment lors d'un séjour en Suisse.

Katharine épousera finalement un autre homme, pour s'installer ensuite en Angleterre où, sous les noms de scène de Doria March et de Moira Dale, elle jouera dans des films que l'histoire ne retiendra pas, tout en devenant, dans les années 1930, membre du British Union of Fascists, le parti d'extrême droite dirigé par Oswald Mosley. Cet ancien ministre travailliste donne alors la note et bat la mesure d'une bonne partie des discours que prononce Arcand au Canada ⁵.

En 1912, Ribbentrop se rend à Québec, en compagnie de son frère Lothar, et travaille bientôt pour une firme d'ingénieurs chargée de la reconstruction du pont qui enjambe le fleuve Saint-Laurent ⁶. Dans un tonnerre de fer, la charpente précédente s'est abîmée dans le fleuve, entraînant dans la mort 76 ouvriers, dont bon nombre d'Amérindiens, habitués de ces grands travaux d'acier. Ribbentrop travaille ensuite pour une compagnie de chemin de fer, ce qui le conduit jusqu'à Vancouver. Seule la tuberculose le force à rentrer en Allemagne, mais « Rib », comme l'appellent ses amis canadiens, revient aussitôt que possible au Canada et s'installe cette fois à Ottawa, la capitale politique, avec ses bâtiments inspirés de l'architecture londonienne, pour se lancer dans les affaires. Ribbentrop, à l'évidence, a l'intention de poursuivre sa vie au Canada malgré les écueils de santé.

À Ottawa, Ribbentrop met sur pied une entreprise d'importation de vins allemands et de champagnes. Parfaitement à l'aise dans sa société d'accueil, il fréquente le club de tennis du Rideau Club. On le retrouve aussi dans une équipe de patinage de vitesse, le Minto Skating Club. En février 1914, il participe à Boston, sous les couleurs de ce club, à une compétition pour l'obtention du trophée Ellis Memorial.

À Rideau Hall, résidence officielle du vice-roi à Ottawa, il rencontre au moins à deux occasions le duc de Connaught, gouverneur général du Canada. Auprès du gouverneur général, on parle alors allemand, puisque la famille est apparentée aux dynasties allemandes. Dans cette haute société d'Ottawa, Ribbentrop joue volontiers des airs de violon. On le tient pour

un des meilleurs musiciens amateurs de la ville. En fait, seule la déclaration de guerre à l'Allemagne, à la fin de l'été 1914, le force à quitter rapidement le pays.

On le soupçonnera tout de même, des années plus tard, à l'heure d'une véritable psychose antiallemande orchestrée à la faveur de la guerre, de s'être livré à de l'espionnage au profit du Kaiser. Ces accusations n'apparaissent guère solides.

Bien qu'il parle parfaitement français, Ribbentrop ne semble jamais s'être soucié de la société canadienne-française, pourtant majoritaire au Québec où il vit un bon moment. Sous le ciel de l'Empire qui l'intéresse, tout ne se déroule qu'en anglais.

À la même époque, tous les Allemands ne voient pas tout du même œil. L'écrivain Stefan Zweig, qui sera une des victimes du nazisme, est pour sa part fort touché par le spectacle étonnant de cette société canadienne-française jugulée par des politiques coloniales qui lui sont, depuis la conquête anglaise de 1759, au mieux désavantageuses, au pire catastrophiques.

Je ne sais rien de plus émouvant dans notre vision du monde actuel, écrit Zweig, que ces îlots linguistiques isolés qui, après avoir subsisté pendant des siècles, s'effritent petit à petit et vont au-devant de leur perte, contre laquelle ils se rebellent, mais sans espoir. La culture allemande tout entière en Amérique est un de ces îlots en déliquescence, néanmoins ce déclin n'est pas aussi tragique à voir, aussi évident que dans les possessions françaises⁷.

C'est à cette société canadienne-française très catholique, noyée dans une mer anglo-saxonne, qu'appartient Adrien Arcand. Tandis que Ribbentrop ne voit de l'Amérique du Nord britannique que la grandeur d'un système impérial, Arcand est obligé de prendre en compte la situation de son petit peuple, tout en partageant cet enthousiasme pour la puissance britannique.

Peu de temps avant d'être pendu à Nuremberg, le 16 octobre 1946, Ribbentrop se demande comment le cours de son existence eût été modifié s'il était demeuré au Canada. « Quel cours aurait pris ma vie si la guerre de 1914 ne m'avait forcé à quitter ce pays ? »

écrit-il. Nul ne le sait, mais il est clair qu'il eût pu être canadien et se laisser malgré tout tenter par l'aventure du fascisme, non pas alors au nom d'un Reich « immortel », mais bien de sa passion pour l'Empire britannique. C'est ce que démontre l'existence même d'Adrien Arcand et de ceux qui le suivirent dans la voie d'un fascisme inspiré par cet Empire.

La fascination qu'a entretenue une partie de la société canadienne pour le fascisme a été oubliée, voire refoulée, parce qu'elle témoigne notamment de la fragilité des fondements historiques de cette société, tout entière le fruit d'une expérience coloniale, mais aussi bien sûr en raison de la difficulté, ici comme ailleurs, de reconnaître pour sien, après l'Holocauste, un passé pareil. On oublie facilement qu'il existe dans toutes les sociétés les germes d'un délire, ce qui conduisait George Orwell à écrire qu'Hitler n'était, au fond, d'une certaine manière, que le spectre de nos propres délires.

Écrire l'histoire d'Adrien Arcand et de son mouvement fasciste canadien, c'est bien sûr considérer soudain sous un fort éclairage des acteurs refoulés dans l'ombre de l'histoire officielle et qui ne peuvent l'avoir ainsi été qu'en acceptant, inconsciemment ou non, d'oblitérer une partie du réel lorsqu'on évoquait la question des totalitarismes au XX^e siècle.

Dans l'historiographie canadienne, on ne parle en effet que très peu d'Arcand et de ses épigones, sauf au détour d'une phrase, comme s'il s'agissait d'un phénomène en marge des courants sociaux de leur époque. Le phénomène Arcand n'a jamais fait l'objet d'une étude globale. Bien sûr, la poussière retombe doucement sur l'histoire. Mais elle semble être retombée plus sur Arcand que sur d'autres. De rares ouvrages cités ici, souvent traduits de l'anglais, ont consacré une partie de leur attention au personnage et au phénomène qu'il personnifie dans le Canada de l'entre-deux-guerres. Ces quelques livres offrent au mieux des survols rapides de cette période où tout le système social apparaît moribond. On a négligé systématiquement, entre autres choses, d'évaluer la persistance des idées d'Arcand dans l'après-guerre.

En fait, il apparaît clair qu'Arcand appartient à l'univers de ces hommes attachés à des ignominies que l'on n'aime guère évoquer, sinon à titre de curiosités tirées un instant des limbes pour les y mieux replonger aussitôt, avec d'emblée le sentiment d'en savoir déjà bien assez sur elles autant que sur eux. Mais qu'en sait-on au juste ?

Cette société révolutionnaire dont Arcand souhaite la venue serait organisée autour d'un pouvoir absolu. Parce que tout à fait imprévisible et capable du pire, ce pouvoir qui propose l'arbitraire comme la règle absolue de gouvernement doit, pour vivre et se survivre, exercer une emprise qui justifie la production de tous les mythes à son sujet. Que ce soit au nom d'un idéal religieux adapté aux besoins du politique ou d'une mystique politique qui se donne des allures religieuses, la légitimation de ce système procède d'une logique opaque. Le modèle présente une imbrication symbiotique entre pouvoir, ordre et révolution d'une part, et des formes de conservatisme, de religion et de révolte populaire d'autre part, un amalgame impressionniste qui aura un certain succès et qui le rattache à d'autres mouvements fascistes dans le monde.

Si l'intérêt porté ici à un sujet pareil peut avoir pour conséquence d'en trop grossir l'importance, on voudra bien m'en excuser. L'attention soutenue pour un sujet peut bien sûr en gonfler la part exacte dans le réel. Il faut tout de même considérer que le phénomène inverse, celui de l'oubli quasi systématique d'un sujet, peut s'avérer tout aussi regrettable : à force de minimiser la place du fascisme canadien dans l'histoire canadienne, on a fini par se faire croire bêtement qu'il devait être tenu éternellement pour insignifiant.

Que le lecteur prenne donc garde aux effets déformants qu'encourage l'une ou l'autre de ces perspectives, tout en voulant bien retenir au moins que la croix gammée, cette araignée gorgée de sang, a hanté avec d'autres manifestations fascistes l'univers social d'une colonie britannique comme le Canada.

CHAPITRE I

L'ÉLAN

Le despotisme est une semence qui pousse dans tous les sols.

EDMUND BURKE

LONG COMME UN JOUR sans pain, presque frêle, le port de tête martial, Adrien Arcand a la parole facile et le verbe haut. Il aime se mettre en scène sous un jour ascétique et s'enivre de bon cœur de ses paroles. Il a de ces poses et de ces paroles assénées que l'on appelle un caractère. Ses traits anguleux accentuent une sorte de charisme énigmatique et quelque peu contradictoire. L'homme est certes rigide, austère et impénétrable à ses heures, mais il est aussi doublé d'un esprit amusé et amusant qui sait manier le sarcasme et l'humour, non sans un talent certain, par écrit ou de vive voix.

Même après le désastre de la Seconde Guerre mondiale, Arcand continue de répandre la tête haute ses idées fascistes. Harry Mayer, président de la Ligue contre l'antisémitisme à Montréal, assiste en 1952 à une des nombreuses conférences d'Arcand.

Il faut admettre, dit-il, que Arcand est le plus dangereux antisémite canadien, car il est vraiment éloquent, il sait se faire comprendre des gens de sa race, il sait présenter un sophisme avec un art consommé, il peut présenter le pire mensonge avec des accents

tellement sincères et sous des dehors tellement séduisants que ses auditeurs, pour la plupart ignorants et même analphabètes, admettent le mensonge comme vérité religieuse¹.

Venu du journalisme des grands quotidiens, rompu aux usages de l'écriture pour avoir travaillé souvent seul au moulin du journalisme de combat, Arcand possède une plume vive et efficace. Il a beaucoup lu et a voyagé quelque peu, notamment en Angleterre et aux États-Unis. Comme nombre de ses compatriotes du Canada français, il adore s'évader dans la nature. La vie en forêt, le grand air, la chasse et, à l'occasion, la pêche à la truite seront pour lui des viatiques.

Narcisse Arcand, son père, est un charpentier doublé d'un militant syndical particulièrement actif. Il est membre du Parti ouvrier, une formation politique réformiste fondée en 1899, année de la naissance d'Adrien. Sa mère, Marie-Anne Mathieu, est originaire du village de Sainte-Marie, en Beauce. Elle sera directrice d'école, organiste, maîtresse de chapelle.

Le couple Arcand est uni par un prêtre devant l'autel le 6 octobre 1896. Par leur volonté d'influencer la vie sociale de leurs compatriotes, Narcisse Arcand et sa femme montrent d'emblée des esprits peu susceptibles d'être qualifiés de moutonniers. Né à Montréal le 3 octobre 1899, Adrien Arcand est le quatrième d'une famille de 12 enfants qui habite alors la rue Laurier à Montréal. Il grandit dans un milieu populaire, mais fait ses études dans de bons collèges.

Le Parti ouvrier, dont il devient officiellement membre en 1902, occupera Narcisse Arcand presque toute sa vie. Lancé par des militants ouvriers déçus par la politique de Félix-Gabriel Marchand et Sir Wilfrid Laurier, doté d'une constitution en 1904, le Parti ouvrier compte sur des militants actifs menés au départ par le chroniqueur Joseph-Alphonse Rodier. Ses membres ont pour but de « combattre toute politique adverse aux intérêts de la société et des travailleurs, *et de remplacer le système politique actuel, par une forme de gouvernement sociale et coopérative* [sic] pour le bien de tout le pays² ».

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JANVIER 2011
SUR LES PRESSES DES ATELIERS DES IMPRIMERIES
TRANSCONTINENTAL POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Il a été composé avec L^AT_EX, logiciel libre,
par Sébastien MENGIN

La révision du texte et la correction
des épreuves ont été réalisées
par Thomas DÉRI, Nathalie FREITAG
et Marie-Eve LAMY

Lux Éditeur
c.p. 129, succ. de Lorimier
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

Un silence gêné règne toujours au Canada sur les liens que des personnages publics ont entretenus avec le fascisme. Durant les années 1930, alors que la faim, la misère, le chômage et les menaces de guerre écrasent le quotidien des classes populaires, Adrien Arcand (1899-1967) prend la tête de groupuscules d'extrême droite qu'il fédère sous le signe de la croix gammée. Son programme : faire émerger de la misère existentielle le triomphe politique du fascisme. Premier président du syndicat des journalistes de *La Presse* puis animateur de journaux satiriques d'extrême droite tel *Le Goglu*, Arcand va croiser sur son chemin l'écrivain Céline et se lier aux milieux politiques fascistes internationaux, en particulier dans le monde anglo-saxon auquel il s'identifie.

Emprisonné pour ses activités durant la guerre, Arcand reprendra après le conflit son programme avec un certain succès, notamment auprès de membres de l'Union nationale du premier ministre Maurice Duplessis. L'histoire d'Adrien Arcand s'inscrit sans conteste dans celle d'un siècle tragique. Ce personnage étonnant n'avait pourtant suscité jusqu'ici qu'une attention de surface, comme si les aiguilles de la conscience historique avaient refusé de reconnaître tout à fait ce temps des catastrophes qui, au Canada comme ailleurs, eut son heure de gloire et son public.

Historien et politologue, Jean-François Nadeau a publié Bourgault (2007) et Rumilly, l'homme de Duplessis (2009). Il est directeur des pages culturelles du quotidien Le Devoir.